

# Souvenirs de mon enfance à Allègre : 1935 à 1960

## 1ère partie : les voisins et les commerces

### **Nos voisins**

Il y avait les Grellet de la Deyte ; chez eux, c'est la bonne qui était chargée des « commissions » ; les maîtres venaient en fin de mois régler la note. Avec Alain des Roseaux, leur neveu et héritier, nous jouions souvent comme des garnements ; en particulier, nous sautions par-dessus le mur du jardin de la Baronne pour aller chaparder quelques prunes !

On trouvait en bas du chemin qui monte au château, un marchand de beurre, œufs et fromages, qui s'approvisionnait dans la campagne environnante. Puis un pharmacien, M. Batisse, qui a disparu prématurément, laissant sans concurrence M. Jouishomme, pharmacien de 1ère classe ; l'enseigne de son officine est encore visible sur le bâtiment en face de l'église.

Souvent les métiers exercés allaient par paire, hormis les cafés, bistrots, estaminets et restaurants que l'on trouvait au nombre d'une bonne vingtaine.

C'est ainsi qu'il y avait:

- **deux pharmaciens**,

- **deux médecins** : le Docteur Henri Gallaud, à l'Hôtel de Bar où il succéda au Docteur Georges Eyraud, avait pour confrère le Docteur Galland exerçant sur la départementale, tous 2 fort dévoués à une époque où l'on ne connaissait pas l'Assurance maladie ; ils assuraient par tous les temps les accouchements à domicile et même les urgences dentaires ; ils rivalisaient pour être les premiers à Allègre à s'équiper du progrès de la société : premier abonné au téléphone, premier à posséder une voiture à pétrole pour remplacer la voiture à cheval. Plus besoin de s'occuper des urgences dentaires après l'installation d'un professionnel, Jacques Testud, avec qui je me liais d'amitié en raison d'une passion qui nous était commune , la pêche à la truite.

- **deux épiceries**, le Casino et les Economats, à proximité l'une de l'autre

- **deux marchands de chaussures - cordonniers**,

- **deux coiffeurs**

- **deux bureaux de tabac** dont l'un tenu par Lacadie , son surnom, Joubert de son vrai nom. Marie Négron m'y avait envoyé chercher, un 1<sup>er</sup> avril, pour 2 sous de « graine d'entresol » ; j'avais marché !! Je revois toujours ses enfants instituteurs faire sécher en automne sur le pas de la porte des cagettes entières de cèpes. Son confrère avait sa boutique plus bas dans la ville et, bien plus tard, en 1968, il triomphait par le geste et par le verbe devant son écran de télévision au point qu'un jour, un artisan venu acheter son tabac prit la mouche et lui lança : « tu la veux ta révolution eh bien, la voilà » tout en renversant ses étalages !!

- **deux commerces de vêtements** tenus par deux célibataires endurcies, se faisant face de chaque côté de la rue : Mme Marcet et sa collègue d'en face qui s'investissaient souvent !

- **trois et non deux garages** : un Citoën, un Peugeot et un généraliste « toutes marques » chez qui mon grand-père alla négocier à mon intention une Renault Dauphine à l'occasion du retour de mon service militaire en Algérie : C'était Alexandre Masse, metteur au point hors classe ; son épouse tenait un commerce à l'angle du garage sous l'enseigne « Au petit bar » ; le samedi soir, aux beaux jours ou lors d'une fête, il y avait bal sur une

estrade montée entre les deux bâtiments.

- **Dans le secteur du luxe**, très relatif, il y avait un **magasin de mode** tenu par les Chapon, d'autres demoiselles, des vraies disait-on, ainsi qu'une bijouterie tenue par « la Sidonie » qui se tenait le plus souvent sur le devant de sa porte et toujours avec le sourire !. C'est son gendre pharmacien qui me servait ces dernières années, remplaçant M. Bert.

- **trois boulangers** ; au bout de la rue des boucheries, c'est une veuve surnommée « La Frasie », de son vrai nom Chaffy je crois, qui pétrifiait à la main la pâte de farine de seigle et qui cuisait le meilleur pain que je n'ai jamais mangé ! A côté de la bijouterie le boulanger était M. Fuzet, dit « le Préfet » qui fabriquait le pain et des gâteaux : des « allumettes » des « nègres », ...Unde fois l'an, pour Pâques, Grand-Père lui portait à cuire une « biche » de tripes qu'il avait cuisiné lui-même. Entre ces 2 boulangers, il y avait aussi « Bataton », de son vrai nom, Leydier ; il préparait les jours de marché et le dimanche les meilleurs choux à la crème Chantilly que j'ai jamais savourés!

Lacadie, La Frasie, Bataton, chacun avait son surnom, à commencer par mon grand-père, gérant du Casino rue des boucheries que l'on surnommait « père Casino » ou « Baptiste » et mon oncle Elie, « Binet ». je connais même un village du sud de la Haute-Loire où une fille, célibataire malgré elle, était surnommée « la pas goûtée » (les gens sont méchants!).

Il y avait une coutume que j'ai observée chez Fuzet : à l'époque les paysans portaient leurs récoltes en grains de seigle ou de froment chez le meunier Martial, puis la farine chez leur boulanger. Il n'y avait pas d'échange d'argent : le boulanger présentait une règle en bois dans laquelle s'encastrait la règle correspondante apportée par le paysan. Les 2 règles ainsi ajustées, il n'y avait plus qu'à graver avec une lime un trait sur les 2 tranches de bois en vis-à-vis ; ce trait représentait la vente d'une tourte de pain bis ou d'une couronne de pain blanc qui « faisait » la semaine.

- **La pâtisserie** se trouvait à mi-pente de la grand'rue (rue porte de Monsieur) ; elle a subsisté jusqu'à début 2017 : enfant puis adolescent j'y ai toujours vu la famille Perrin, à la réputation non usurpée : on y trouvait les mêmes gâteaux qu'ailleurs, mais en plus fins ; outre ses spécialités il fabriquait les « pâtés gras » réalisés avec une « farce » oh combien goûteuse et parfumée ; c'est une spécialité d'Allègre, proposée également par les boulangers et les bouchers ; un délice !! La tradition se perpétue, n'est-ce pas M. Chaussat ?

En parlant des métiers de bouche, voici une histoire que je me dois de relater : à l'emplacement de la maison de la presse, fleurs, articles de pêche, les Couderc y tenaient gîte et couvert. Un jour, un représentant vint déjeuner et trouva le poulet rôti de Mme Couderc délicieux au point d'en envelopper un morceau dans un papier et de glisser le tout, très discrètement, dans la poche de son veston ; Cela n'échappa pas pourtant au patron : quand il eut payé la note, il accompagna son client jusqu'à la porte et lui dit : « Cher Monsieur, puisque vous avez tant aimé le poulet, voici la sauce » et il versa le contenu d'une tasse dans la poche de son veston !

- **La quincaillerie** était tenue par la famille Crohas, place du Marchédial. Ultérieurement, c'est M. Guinamant qui prit la suite, au 1<sup>er</sup> emplacement qu'occupait le Casino, à l'entrée de la rue des boucheries. En face de leur commerce, se trouvait la boutique de Pierre, le **fabriquant et marchand de sabots** ; je le regardais faire de longs moments, en silence : on n'entendait que le bruit de l'outil arrachant le copeau. Il confectionnait aussi, sur commande, des chaussures sur mesures. J'avais des idées très précises : je voulais une bonne paire de chaussures montantes pour marcher au patinage, puis plus tard avec les scouts. C'est ce qu'il me fit avec, à ma demande, une rangée de clous enserrant le pourtour de chaque semelle ; c'était la mode et j'en étais très fier ; par temps de neige et de glace, je ne risquai pas de déraper !

- **un bistrot ou troquet**, dénommé « chez le garde » se trouvait un peu plus loin; il fallait descendre d'une marche pour y accéder. On raconte qu'un client, M. Desomade y venait quotidiennement et qu'invariablement il commandait 2 « canons » ; il sirotait le premier puis après un long moment il disait : « Ah ! Le copain ne viendra pas ! » ; il sifflait alors le 2<sup>ème</sup> canon. C'était chaque jour le même rituel.

En face de l'Hôtel de Bar, sur la partie haute de la place du Marchédial, nous étions séparés de nos voisins Raberin par une cour gravillonnée qui nous servait, Ritou et moi, de terrain de jeux, en particulier pour les jeux de billes et agates. J'allais souvent chez eux et nous nous comportions comme des ados : c'est dire que parfois « la Mélanike s'énervait et un membre de la famille se déguisait en fantôme (genre burka mais en blanc et non en noir) ; et montant l'escalier de la cave, poussait je ne sais quelle plainte propre à me faire fuir, ce qui était le but de la manœuvre. Une fois le tour éventé, et moyennant un peu de « plomb » dans la cervelle, nous fûmes invités à une occupation plus sérieuse.

En bas, c'est à dire sur la Départementale qui traverse la ville, le meunier, M. Marchal je crois, fournissait les boulangers ; ceux-ci, et plus encore les clients, trouvaient ses farines trop pleines de son ; ce ne serait plus le cas de nos jours !

Un peu plus en aval et sur le même côté, M. Roche, ancien instituteur, était devenu apiculteur à l'heure de la retraite. Il avait un sens aigu de l'égalité, ainsi qu'une bonne mémoire : ainsi, pendant la période de guerre et de restrictions, il ne vendait à chacun qu'un seul kilo de ce précieux produit.

Céaux d'allègre, le 15 juillet 2017  
J-G. THOMAS